

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 54 (1909)
Heft: 5

Artikel: Les suisses en Italie 1331-1515 : deux siècles de conquêtes
Autor: De Vallière
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338939>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES SUISSES EN ITALIE

1331—1515

Deux siècles de conquêtes

Dès les temps les plus reculés, les habitants de la Suisse primitive furent en rapports suivis avec la haute Italie. Ils y écoulaient leurs produits et en tiraient une grande partie de leurs denrées de première nécessité.

La route du Gothard, ouverte au trafic dès le XIII^e siècle, a joué un rôle prépondérant dans le développement économique et politique des cantons. Le commerce, qui leur découvrait des horizons nouveaux, donna aux montagnards le goût des aventures lointaines. Les pacifiques marchands de bestiaux se prirent à convoiter les riches contrées qu'ils traversaient. Bien vite, ils comprirent la nécessité de s'assurer les débouchés de la route du Gothard. Déjà l'idée de conquête germait dans les esprits. Quand le terrain fut suffisamment préparé, les Confédérés se jetèrent résolument dans l'inconnu et furent entraînés bien loin de leurs frontières.

Avec leur indomptable énergie et leur persévérance que rien ne lassait, ils parvinrent, après deux siècles d'efforts, à faire reconnaître leurs conquêtes par les ducs de Milan et les rois de France.

Le passage du Gothard est étroitement lié à l'histoire de l'infanterie suisse. Il fut le canal par lequel le trop-plein des forces militaires de la Confédération allait se répandre en Italie. C'est par là que se ruèrent sans cesse les bandes formidables qui roulaient ensuite comme des torrents jusque sous les murs de Milan, de Gènes et même de Naples.

Seul, du beau domaine que nos aïeux s'étaient taillé dans l'Italie du nord, le canton du Tessin nous reste encore.

La première expédition au sud des Alpes date de 1331. Il fal-

lait un prétexte pour intervenir dans les affaires du Milanais. On n'eut aucune peine à le trouver; des marchands uranais furent attaqués et dépouillés par des bandits. Ils crièrent vengeance. Quelques centaines d'hommes des petits cantons et de Zurich suivirent aussitôt la bannière d'Uri et s'emparèrent de la Lévantine. Les habitants prêtèrent serment de fidélité.

L'élan était donné; dès lors les expéditions se succédèrent de plus en plus fréquentes. On en compte 32 jusqu'en 1515. Les conquêtes s'ajoutèrent aux conquêtes : Domo-d'Ossola, Bellinzona, la Valtelline, les comtés de Chiavenna et de Bormio, Lugano, Locarno, le val Maggia, Côme reçurent des baillis et se soumirent aux cantons.

Des traités avantageux procurèrent aux Suisses l'exemption de péages jusqu'aux portes de Milan. On établit à Côme et à Milan des tribunaux spéciaux pour juger les causes des ressortissants des cantons.

Cet accroissement de puissance mit les conquérants aux prises avec le roi de France qui avait des prétentions sur Milan. Les Confédérés s'opposèrent de toutes leurs forces à l'influence française en Italie et entrèrent en 1510 dans la Sainte-Ligue formée par le pape Jules II. Le duc de Milan se mit sous leur protection.

En mai 1512, les contingents se réunirent à Coire au nombre de 24 000 hommes, sous les ordres du baron Ulrich de Hohensax¹ et s'emparèrent du Milanais après une courte campagne. Mantoue, Bergame, Brescia, Crémone, Pavie, Alexandrie, Tortone, Asti et Novare tombèrent successivement. Les débris de l'armée française repassèrent en hâte les Alpes.

Le 18 juillet, Hohensax entra à Milan à la tête de son armée. Il établit le cardinal Schinner comme gouverneur général du

¹ Le baron Ulrich de Hohensax (né en 1464), bourgeois de Zurich et de St-Gall, était un puissant seigneur du Rheinthal. Ses possessions s'étendaient sur les deux rives du Rhin. Soldat et diplomate, il se signala par son courage et son habileté et rendit de grands services au Corps helvétique. Capitaine pendant la guerre de Souabe (1499), il décida de la victoire de Frastenz. Il fut un des signataires de la Paix de Bâle, négocia le traité d'Arona (1502) et celui de Gallarate (1511). Elu en 1512 général en chef de l'armée suisse, il conquiert le Milanais en 6 semaines. La même année nous le trouvons à la tête de l'ambassade de Milan. En 1513, deuxième conquête du duché. Malheureusement sa santé ne lui permit pas de prendre le commandement en 1515. Avec un tel chef, le sort de la campagne eut été probablement différent. Il fut un des signataires de la paix perpétuelle avec la France. Dès lors, il chercha par tous les moyens à empêcher les luttes confessionnelles en Suisse. La paix de religion en 1531 fut son œuvre. Il mourut en 1538 âgé de 74 ans. C'est le seul chef d'armée digne de ce nom que l'ancienne Confédération puisse revendiquer. Son autorité était incontestée.

duché. L'Italie entière salua les Suisses comme ses libérateurs. Le pape leur donna le titre de « défenseurs de la liberté de l'Eglise. »

Il restait à décider qui deviendrait souverain du Milanais. Deux candidats étaient en présence : Maximilien Sforza, soutenu par les Suisses, et l'archiduc Charles d'Autriche (plus tard Charles Quint), soutenu par l'empereur Maximilien et le roi d'Espagne. Ce fut le protégé des Suisses qui l'emporta, malgré les efforts de la diplomatie européenne.

La Diète de Baden désigna 22 ambassadeurs chargés de remettre le duché entre les mains de l'héritier des Sforza. Le baron de Hohensax fut nommé chef de cette mission. Par leur ténacité et leur habileté vigilante, les cantons avaient déjoué toutes les combinaisons contraires au rétablissement des Sforza. Ils avaient permis au pape et à Venise de ne point abandonner le Milanais aux intrigues menaçantes de l'empereur et du roi d'Aragon. Ce rétablissement était donc bien leur œuvre, scellée de leur sang et l'honneur qu'ils se réservaient leur était dû ¹.

Maximilien Sforza, que les Suisses allaient remettre sur le trône de ses pères, n'avait pas 20 ans. Depuis le jour où enfant, il avait été chassé de Milan par les armées de Louis XII, il avait vécu à la cour de Marguerite d'Autriche. D'un caractère faible et docile, il subissait toutes les influences.

Le 29 décembre 1512, le jeune duc s'avança jusqu'aux portes de Milan. Vers 4 heures, le cortège se forma : en tête marchaient les ambassadeurs suisses précédant immédiatement le duc à cheval et revêtu d'un costume de damas blanc ; ensuite venaient le cardinal de Sion, l'ambassadeur impérial, le vice-roi de Naples, les légats du pape, le représentant du roi d'Aragon, etc. ; une nombreuse compagnie de gentilshommes italiens et espagnols fermaient la marche. Le peuple de Milan se pressait devant la « Porta Ticinese. »

C'est alors qu'éclata avec violence le conflit qui, depuis 6 mois, divisait l'empereur et les Liges helvétiques. Le représentant de l'empereur, appuyé par le vice-roi de Naples, prétendit installer seul le duc dans ses Etats et lui remettre les clefs de sa capitale au nom de son maître. Les ambassadeurs suisses déclarèrent qu'ils s'opposaient à cet affront ; à eux seuls apparte-

¹ Kohler. *Les Suisses dans les guerres d'Italie.*

nait l'investiture du duc, parce que c'était de leurs mains qu'il recevait son duché.

La querelle prit aussitôt une intensité singulière. Chacun sentait l'importance de l'acte symbolique qui allait proclamer aux yeux du monde le maître présent et l'arbitre des destinées du Milanais. Maximilien semblait pencher en faveur de l'empereur. Mais Ulrich de Hohensax coupa court à la discussion. Fort du bon droit de son pays et avec l'autorité que donne une vaillance incontestée, il signifia au duc que « s'il refusait de tenir ses Etats de la main des ambassadeurs suisses, lui, baron de Hohensax, remettrait au duc l'alliance biffée et annulée et retirerait à l'instant toutes les garnisons suisses du Milanais, après y avoir levé des contributions. »

Ces fières paroles frappèrent droit au but. Le jeune duc comprit que cette menace le mettait à la merci de Louis XII. Il ne résista plus à ses puissants protecteurs : l'empereur d'Allemagne en fut réduit à plier devant la fermeté helvétique. Tous s'inclinèrent ¹.

Les ambassadeurs suisses prirent alors la direction de la cérémonie. Les magistrats de la cité leur remirent les clefs. Schwarzmaurer, de Zug, harangua le duc en latin. Le cortège fit son entrée en ville au milieu des acclamations du peuple ; les rues étaient pavoisées ; le jeune souverain était à cheval, sous un dais, entouré d'une multitude d'officiers suisses, impériaux, italiens et espagnols.

La mission suisse rentra chez elle comblée d'honneurs et de présents.

Six mille hommes, laissés par Hohensax pour la défense du duché, formèrent les garnisons des principales villes, sous le commandement de Sébastien de Diessbach, Puntiner, Louis d'Erlach, Arnold de Winkelried ² et Rodolphe de Salis.

Pendant ce temps, Louis XII mettait tout en œuvre pour regagner l'amitié des cantons. La Diète repoussa ses avances avec la hauteur d'un gouvernement qui se sent fort du prestige de ses armes : la Suisse exigeait du roi de France « l'abandon formel de toutes ses prétentions sur Milan ». Cette condition était inacceptable.

¹ Kohler. *Les Suisses dans les guerres d'Italie*, p. 538 et suivantes.

² Le dernier de sa famille, tué en 1525 à la bataille de Pavie.

La guerre éclata de nouveau en mai 1513. 20 000 Français pénétrèrent dans le Milanais. A leur tête : le maréchal de Trivulce, le duc de Bouillon et la Trémouille.

Maximilien Sforza n'eut que le temps de s'enfermer dans Novare avec 4000 Suisses. Aussitôt la ville fut investie. La garnison manquait de tout, les murs étaient en mauvais état, l'artillerie française fit brèche en peu de temps, mais tous les assauts échouèrent devant l'inébranlable solidité des défenseurs.

Le 5 juin, l'armée de la Trémouille leva le siège et s'éloigna précipitamment. On apprit dans la journée que 10 000 Confédérés approchaient à marches forcées. Le soir même l'armée de secours campait sous les murs de Novare.

Le lendemain, après trois heures de combat acharné, les Français, écrasés et dispersés, étaient en pleine déroute. Ils avaient perdu 8000 tués et blessés.

Pour la seconde fois en deux ans, Louis XII était chassé d'Italie.

La victoire de Novare porta à son apogée la gloire des Confédérés. Leur puissance militaire en fit, à ce moment, les maîtres de la situation politique en Europe.

La même année, au mois d'août, 25 000 Suisses pénétraient en Franche-Comté et mettaient le siège devant Dijon. Grâce à l'habileté de la Trémouille qui réussit à négocier avec l'avoyer de Watteville, Louis XII put conjurer ce nouveau danger.

Bien résolu à arracher le Milanais aux Liges helvétiques, il reprit avec ardeur ses préparatifs de guerre. La mort le surprit au milieu de ses armements, le 1^{er} janvier 1515.

Son successeur, François I^{er}, parvint enfin à dompter les « dompteurs de rois ». La gloire d'abattre ces puissants adversaires lui était réservée.

Influence des guerres d'Italie sur la formation et le développement de l'infanterie suisse.

Il est incontestable que l'infanterie suisse prit conscience d'elle-même en Italie. Les plaines lombardes furent son champ d'exercice. C'est là qu'elle acquit ces qualités manœuvrières qui lui permirent de tenir tête aux armées de Charles-le-Téméraire et de l'empire.

Les auteurs italiens du XV^e et du XVI^e siècles nous fournis-

sent une foule de renseignements sur la tactique, l'armement et l'organisation militaire des Suisses. Machiavel, Jovius, Guichardin, en disent plus long sur ce sujet que tous les chroniqueurs et historiens nationaux de l'époque.

Nicolo Machiavel, secrétaire d'Etat de la République de Florence, politique profond et écrivain de génie, s'est surtout occupé des Suisses dans son *Discours sur l'art de la guerre*. Il avait étudié sur place l'organisation politique du corps helvétique, dans un voyage qu'il fit de Genève à Constance en 1506. Les missives que ce diplomate florentin adressait de Fribourg à son gouvernement, sont remplies de conjectures sur l'emploi que les Suisses pouvaient faire de leur puissance.

Il craignait que le pape ne se servît d'eux pour chasser les Français et dominer toute la péninsule. « Le pape a plus à redouter les Suisses que la France, attendu que les Suisses finiront par asservir l'Italie, sans espoir de retour, car ce sont des républicains armés comme ne l'ont jamais été aucun autre peuple et aucun monarque de ce temps... » « C'est le seul peuple qui soit resté pareil aux anciens en ce qui concerne les institutions militaires. »

Un autre Florentin, Vettori, partageait les craintes de Machiavel : « C'en est fait de l'Italie, si les Suisses se mettent à l'envahir. Pour moi, c'est d'eux seuls que j'ai peur et non de l'empereur. »

Ces prévisions se vérifièrent en partie, quelques années plus tard, après la bataille de Novare (1513). Mais en voyant les Suisses, libérateurs de la Lombardie et vainqueurs des Français, laisser à d'autres le fruit de leurs victoires et se contenter du butin, Machiavel se rassura vite sur leurs projets. « Des républicains comme les Suisses, écrit-il à Vettori, ne feront jamais de grandes conquêtes. Une preuve frappante de ce fait, c'est que pouvant garder la Lombardie, ils ne l'ont pas fait. Ils n'ont pas même voulu garder la citadelle de Milan. Cela aurait cependant mieux valu que d'aller conquérir la Bourgogne pour le compte de l'empereur. »

« Pour les Suisses, répondait Vettori, que j'estime au-dessus de tous les rois, ce qu'ils désirent, c'est de pouvoir entrer en Italie quand il leur plaira, de tenir le duc de Milan sous leur dépendance, d'en tirer chaque année une grosse pension et d'avoir pour voisins non des gens qu'ils craignent, mais, au con-

traire, des gens dont ils soient craints. D'ailleurs ils sont animés de l'amour de la République et de la gloire. Il n'y a que les Suisses qui soient capables de contraindre le roi d'Angleterre à céder. »

Comme le Dante, Machiavel fut un champion de l'unité italienne. C'est en vue de cette unité qu'il conseille la création de milices nationales capables de lutter contre les Suisses et les fantassins espagnols, « les meilleures infanteries qu'il y eut au monde alors. »

Dans son fameux *Livre du Prince* ¹, il entrevoit déjà un avenir meilleur pour son pays. « Bien que l'infanterie suisse et l'espagnole soient réputées terribles, elles ont néanmoins aussi leurs côtés faibles qui permettraient à une troisième tactique de leur résister et même de les vaincre. En effet, les Espagnols ne sont pas capables de résister à la cavalerie, et les Suisses auraient à redouter une infanterie dont l'obstination serait égale à la leur ». Machiavel se trompait ; à Marignan ce fut l'artillerie qu'ils eurent le tort de mépriser, devant laquelle vinrent se briser les efforts surhumains de la plus belle armée des Confédérés.

Il fallut aux Confédérés de longs et patients efforts pour mériter leur réputation de rénovateurs de l'art militaire. Leur tactique est le résultat des expériences de deux siècles de luttes incessantes ; leur manière de combattre ne prit une forme définitive qu'au début du XVI^e siècle. C'est en vain qu'on chercherait chez eux de savantes théories ; leur art militaire avant tout pratique est né des circonstances et parfaitement adapté à leur mœurs et à leur tempérament. La guerre fut leur meilleure école. Ce rude apprentissage permit aux piquiers suisses de devenir les maîtres des champs de bataille de l'Europe, les créateurs et les instructeurs de l'infanterie française et espagnole.

On peut considérer le service obligatoire comme une des causes principales des succès des Confédérés. Ce principe, appliqué avec une extrême rigueur dans les guerres nationales, découlait directement des institutions politiques des cantons : participation de tous aux avantages et aux charges de la communauté. Alors que les puissances voisines, avant l'introduction des armées permanentes, en étaient réduites à des effectifs relativement faibles, par suite du système des enrôlements pour la durée d'une campagne, les cantons pouvaient, au XV^e siècle,

¹ Chapitre XX.

mettre facilement 60 000 hommes sur pied, forces considérables pour l'époque¹. En outre ces armées offraient un spectacle admirable, inconnu ailleurs : citadins et paysans y marchaient coude à coude, de simples artisans et de puissants seigneurs se partageaient le commandement. Les nobles, au lieu de s'enfermer dans leurs châteaux, eurent le bon sens de comprendre qu'ils pouvaient jouer un rôle utile en se rapprochant du peuple. Le peuple, de son côté, sut tirer parti des talents militaires des seigneurs du pays, il en fit les chefs de ses armées. Ces forces redoutables n'étaient pas « le peuple » au sens restreint du mot, mais « un peuple » tout entier. De là cette supériorité morale dont les contemporains parlent avec respect.

Le prestige incontesté des armées de la chevalerie, composées exclusivement de cavaliers, se trouva singulièrement diminué après les premières victoires des Suisses. Au lieu de pouvoir facilement tailler en pièces des bandes de vilains inexpérimentés, elles rencontrèrent des troupes aguerries, exercées et animées d'un esprit d'offensive très marqué. Les vainqueurs de Morgarten et de Sempach n'étaient pas des novices — on n'improvise pas des soldats. — Nous savons que déjà au XIII^e siècle, les hommes des cantons forestiers allaient se battre pour le pape et l'empereur.

Du reste les professionnels de la guerre ne cessèrent d'augmenter en Suisse. Les guerres d'indépendance tinrent le peuple en haleine, mais elles ne suffirent pas au goût prononcé de la jeunesse pour les aventures. Dans les périodes de paix, des expéditions de volontaires s'organisaient sans cesse pour aller guerroyer en Italie. Les gouvernements des cantons ne pouvaient les empêcher.

Curieuse constatation : les Suisses faisaient la guerre de deux façons : *officiellement* — (guerres d'indépendance, de Bourgogne, de Souabe) et *à titre privé* (expéditions de volontaires). — Dans le premier cas, c'était la nation armée, le service obligatoire ; dans le second cas, une minorité qui devint majorité dès la fin du XV^e siècle : les soldats de métier.

C'est grâce à la forte proportion de professionnels qui combattaient dans leurs rangs, que les Confédérés remportèrent leurs plus belles victoires. Il est donc peu conforme à la vérité historique de trop accentuer le contraste entre les pères armés de massues et les chevaliers aguerris bardés de fer. La lutte était

¹ « Les Suisses, d'entente avec le Valais et les Grisons, peuvent lever plus de 70 000 hommes. » (Lettre de Vettori à Machiavel.)

moins inégale que ne le représente cette formule chère à nos orateurs de cantines. Il faut en rabattre, sans que cela diminue en rien l'héroïsme de nos ancêtres.

Sous le rapport de la cavalerie, la disproportion était plus marquée. Mais ici aussi, il ne faut rien exagérer ; à Morat, il y avait plus de 3000 seigneurs et chevaliers sous les bannières suisses ; l'expédition de Dijon, en 1513, comptait 5000 cavaliers ; il y en eut 2000 en 1515.

C'est d'Italie, au début du XV^e siècle, que les Confédérés rapportèrent leur fameuse pique, la plus terrible de leurs armes, celle qui les caractérise le mieux. La pique était lourde à manier, longue de 16 et 18 pieds, en bois de frêne, terminée par un long fer effilé. En marche, elle se portait sur l'épaule gauche. Elle n'était utilisable que pour le combat en masse. Son maniement difficile exigeait beaucoup d'exercice, une grande vigueur corporelle et de l'adresse. Ce n'est qu'à force de mouvements d'ensemble qu'une troupe de piquiers acquérait la sûreté et la rapidité d'évolution indispensables.

Comme cette arme exigeait une habileté professionnelle et des formations spéciales, nous la trouvons en majorité dans les expéditions de volontaires et en minorité dans les levées en masse. En 1425, il n'y en avait que 38 % dans le contingent de Lucerne ; en 1443, 23 % seulement, dans celui de Zurich. Pendant les guerres de Bourgogne, la hallebarde domine encore, tandis qu'à la même époque elle a presque disparu chez les professionnels. Ces hommes portaient en outre une épée courte et un poignard. L'épée à deux mains ou « espadon » fut abandonnée peu à peu à cause de son poids considérable.

L'armement et les formations sont en relations étroites. Le « carré » ou « masse » (Gevierthausen) est né de l'emploi de la pique. On pouvait prendre cette formation avec n'importe quel effectif. Les premiers rangs étaient composés de piquiers ; les armes défensives (hallebardes) se plaçaient derrière, les arquebusiers sur les flancs, en colonne par un, les bannières et les drapeaux au milieu du carré. Le nombre des arquebuses était peu considérable, malgré la peine que se donnaient les autorités pour en augmenter la fabrication et encourager les tirs. Les armes de jet devaient engager le combat à distance ; mais, dans leur impatience d'en venir aux mains, les piquiers n'attendaient généralement pas le résultat de la première décharge et marchaient droit à l'ennemi.

Contre les attaques de cavalerie, on employait une formation spéciale, dite en « hérisson ».

Avant d'entrer au combat, la disposition des unités, par rapport les unes aux autres, était ou bien frontale, ou bien en profondeur. Dans le premier cas, on formait un centre et deux ailes, dans le second plusieurs échelons placés les uns derrière les autres, le plus souvent débordant, avec de grands intervalles. La distance entre les échelons était proportionnée à la force des effectifs. Le dernier échelon servait de réserve.

En marche, une avant et une arrière-garde étaient chargées du service de sûreté.

La manœuvre avec les piques exigeait la marche au pas. C'est aux Suisses qu'on doit son introduction dans les armées d'Europe. Le pas était scandé par des fifres et des tambours.

Le rôle d'éducateurs militaires des Suisses commença après les guerres de Bourgogne. Louis XI fit venir, en 1480, 6000 piquiers, hallebardiers et arquebusiers au camp de Pont-de-l'Arche. Là, sous les ordres de Guillaume de Diessbach, de Berne, ils servirent d'instructeurs, pendant un mois, à 15 000 hommes de troupes françaises. La tactique suisse fut officiellement introduite en France. Le roi passa lui-même la revue finale. Dès lors l'infanterie des Ligues fut dans l'armée française « comme les os dans le corps humain ».

Quelques années après, le roi d'Espagne Ferdinand, réorganisa son armée. Ce fut aussi aux Suisses qu'il confia l'exécution de cette tâche. Il adopta leur manière de combattre et leur armement.

La rivalité des Suisses et des lansquenets est célèbre; bientôt l'infanterie espagnole, à son tour, vint disputer à ses anciens maîtres la première place qui leur échappait.

L'honneur d'avoir introduit la discipline revient aussi à nos ancêtres. Leurs codes militaires sont des monuments impérissables. Leur sévérité inflexible contrastait avec les habitudes de pillage et de désordre des armées de cette époque.

Après avoir eu son heure de gloire, la tactique suisse sombra à Marignan devant la formidable artillerie de François I^{er}. Ce fut l'écroulement d'un système. Il en subsista pourtant quelque chose : du choc des lansquenets, des Espagnols et des Suisses sur les champs de bataille italiens devait sortir l'infanterie européenne du XVI^e siècle.

(A suivre.)

Capitaine DE VALLIÈRE.



en firent un désastre dont la Suisse ne s'est relevée que trois siècles et demi plus tard, mais enserrée dans des limites territoriales que les cantons eussent pu tracer plus étendues et plus larges s'ils étaient restés unis ».

Mais la « bataille des Géants » est malgré tout une belle page. Au milieu de bien des faiblesses, il s'en dégage un souffle reconfortant de grandeur. Nous osons espérer que dans six ans, la Suisse n'oubliera pas le glorieux anniversaire.

Un conseil en terminant : Si vous prenez le train à Milan pour Bologne, mettez-vous du côté gauche du wagon et regardez fuir les interminables champs plantés de mûriers. La voie ferrée suit la route de Lodi. Avant la station de Melegnano, vous saluerez en passant le nom de San Giuliano inscrit sur la façade d'une petite gare perdue dans l'immense plaine — puis, d'un œil qui ne sera peut-être pas indifférent, vous apercevrez l'église de Zivido dans les arbres. C'est là que nos ancêtres se ruèrent à la mort « la rage au cœur et la tête haute ».

Capitaine DE VALLIÈRE.

ERRATUM : Livraison de mai, page 391 : la note 2 est remplacée par la note 1, p. 706, livraison de septembre (Arnold de Winkelried a été tué à la Bicoque en 1522 et non pas à Pavie en 1525). La note 1, p. 706, est supprimée.

Livraison d'août, p. 640 : au lieu de 6000 arquebusiers et 300 pièces légères étaient répartis, lire 6000 arquebusiers et 200 pièces légères.

